

Eugène MATHIS

FABLES

et

Apologues Modernes

Fables et Apologues modernes

Eugène MATHIS

FABLES

et

Apologues Modernes

1928

SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES
NANCY

À mon fils René MATHIS

en témoignage d'affection

FABLES ET APOLOGUES MODERNES

L'ENFANT GÂTÉE

Dans la ruche venait de naître une princesse,
Et l'essaim triomphant bourdonnait d'allégresse.
Sa reine réjouie et bénissant le sort,
Avec toute sa cour admirait ce trésor.
Nulle fille de l'air, plus que sa benjamine,
N'était, à son avis, plus légère et plus fine
Et n'alliait autant de grâce et de talent.
Chacun donc à l'envi choya la belle enfant.
Sans affronter les vents et sans souiller son aile,
L'avette usa des biens entassés autour d'elle
Et reçut comme un droit l'hommage de ses sœurs.
Alors l'orgueil mauvais lui vint de tant d'honneurs,
Et la commune loi lui parut importune.
Résolue à tenter pour elle la fortune,
Dans sa fugue entraînant les sots et les brouillons,
Quand le printemps, de miel, eut rempli les rayons,
De la ruche natale, œuvre commune et chère,
Avec l'essaim fidèle, elle bannit sa mère¹.

1 On sait que c'est l'ancienne reine qui quitte la ruche avec le nouvel essaim.

EXPIATION

Deux partis dans la ruche ont semé la discorde,
Et l'émeute en vol roux et grondant en déborde.
D'un côté c'est la mère et ceux que la cité
Vit, pendant le printemps et le dernier été,
Nourrir la larve blême, apporter l'abondance,
Et de l'autre l'essaim
Né du dernier couvain,
Qui d'une jeune reine acclame la puissance.
Des bienfaits, la mémoire, à ses rigides lois,
Ne soumet pas les rois ;
Aussi la parvenue
Vient de bannir sa mère indignée et vaincue.
Mais comme celle-ci maudit le sort ingrat,
« Quel droit as-tu, dit-on, en faisant tel éclat,
De jeter l'anathème, ô maîtresse éphémère !
Qui, du nid, l'an dernier, chassais aussi ta mère ? »

LA GARDE

Certain soir au rucher grondaient les butineuses ;
Elles disaient : « Lorsqu'à notre dure moisson,
Nous travaillons aux champs, que font ces paresseuses,
L'air bravache et hautain au seuil de la maison ?
Nous avons trop longtemps, de notre œuvre féconde,
Dans l'aise entretenu tous ces gens orgueilleux,
Ces oisifs et ces sots dont l'engeance nous fronde ;
Nous voulons loi pour tous égale dans ces lieux ».
Contre les révoltés la mère en vain s'élève :
« Si vous trouvez après votre pénible essor,
Notre rucher intact, c'est parce que sans trêve,
La garde, au trou de vol, veille sur le trésor.
Tant que, pour nous piller, la paresse et le vice
Avec la faim pourront liguer les animaux,
Pour faire respecter nos droits et la justice,
Préférez l'aiguillon au prestige des mots.
— Qui donc, lui répond-on, peut penser à la guerre ?
Voyez le ciel sourit et les champs sont semés ;
Un souffle fraternel a passé sur la terre,
Et nos ennemis sont par l'amour désarmés.
Les guêpes, les frelons, cruels tueurs de mouches,
Les sphynx noirs, artisans de vol et de recel,
Avec nos sœurs des bois naguère si farouches,
Tous unissent leur voix au chœur universel. »
La reine dut céder. Vers la plaine fertile,
Le peuple entier s'en fut en tourbillons pressés.
Mais le soir, quand l'essaim retourna vers l'asile,
Le nid était détruit, les âtres dispersés.

LES BOURDONS

Quand le printemps fécond reverdit la prairie,
Et tend sur les vergers sa tunique fleurie,
Pour suffire à l'effort qu'il va réclamer d'eux,
Le rucher bourdonnant s'emplit d'hôtes nombreux.
Mais au peuple ouvrier plus d'un bourdon se mêle ;
Messieurs, qu'a part l'amour, nul souci ne harcèle.
Ils ne sortent que pour s'ébaudir dans le ciel,
Puis rentrent affamés et se gorgent de miel.
Dans la ruche où le peuple à son travail s'adonne,
Chacun d'eux plastronnant, se prélasse et bourdonne
Convaincus de remplir un rôle sérieux,
Ils sont partout présents et partout ennuyeux ;
Mais leur appétit seul égale leur faconde.
Tant qu'un propice été rend la terre féconde,
Qu'un abondant nectar remplit l'âme des fleurs,
L'ouvrière, indulgente à ces écornifleurs,
Les laisse, sur ses biens, prélever large dîme.
Mais, quand viennent les froids, jusque-là magnanime,
Elle sent aussitôt se réveiller l'instinct
Qui condamne à la mort ces pilleurs de butin,
Et l'éternel esprit révolutionnaire,
Contre ses exploiters dresse le prolétaire.
Vainement les bourdons du danger conscients,
Se font devant la foule humbles et suppliants ;
Sans forme appréhendés, une rageuse escorte
Les entraîne dehors et veille sur la porte.
Et là, n'ayant jamais appris à se nourrir,
Les bannis sont, de faim, condamnés à mourir.

Tous ces gandins titrés ou montés des rotures,
Les ratés et fruits secs peuplant les sinécures,
Paresseux de tout ordre et de tout acabit,
Qu'un destin fortuné de l'effort affranchit,
Font ainsi notre ruche à la ruche pareille ;
Nous avons nos bourdons aussi bien que l'abeille.
Mais est-ce une raison d'être fiers de nos mœurs ?
L'insecte s'en défait, nous les comblons d'honneurs.

LES TROIS COQS

Devant les yeux de la poulaille,
Hardiclairon, Eperon noir,
Tous les deux coqs de belle taille,
Se disputaient l'empire du perchoir.
Pendant ce temps, silencieux et louche.
Certain Culot surveillait l'escarmouche.
Se méfiant de ses faibles ergots,
Il attendait pour entrer dans la lice,
L'heure prochaine à son destin propice.
Les fiers champions en hérissant leur dos,
L'œil plein de flamme et les ailes traînantes,
Se sont cent fois l'un sur l'autre élancés.
Et maintenant, fourbus, crêtes sanglantes,
Sur le terrain gisent les deux blessés.
Alors Culot s'en vient et les assaille,
Et s'acharnant résolument sur eux,
Laisse deux morts sur le champ de bataille.

Ensuite fier, majestueux,
Il va proclamer sa victoire
Sur les fumiers de l'alentour.
Depuis, Culot chargé de gloire,
Règne seul sur la basse-cour.

Combien à l'astuce d'Horace,
Ont ainsi recours à propos,
Fripons que l'ignorante masse,
A tût fait de sacrer héros.

LE COCHET DÉSERTEUR

Vaniteux, manquant de sagesse,
(Défauts communs à la jeunesse)
Un cochet s'enfuit un matin.
Chacun, au dire du mutin,
Lui rendait la vie intenable ;
Les poules lui manquaient d'égards ;
Jaloux, d'humeur insociable,
Les coqs l'accablaient de brocards.
Et sa maîtresse, en la poulière
Voulait le tenir en lisière.
La moisson chargeait les guérêts ;
La liberté de ses attraits,
Lui fit trouver ce jour aimable.

La nuit, comme un remords, fondit sur, le coupable.
La froidure et la peur le firent, morfondu,
En certain poulailler demander un refuge.
Découvert aussitôt, le malheureux transfuge
Par une main experte eut le collet tordu.

Enfants qu'un fol orgueil chasse du toit natal,
Il ne tardera pas, croyez, à vous en cuire ;
Tel de vous pensant fuir un mal,
Souvent va tomber en un pire.

LES POULETTES VANITEUSES

Dans la saison favorable,
Un rustique poulailler,
D'une couvée admirable
Venait de se repeupler.
Les poulettes bien lustrées,
Portant haut crête en couleur,
Étaient dûment pénétrées
De leur insigne valeur.
Elles faisaient étalage
D'airs poseurs et de discours,
Et d'un bruyant caquetage
Elles remplissaient les cours.
Les cochets quoique robustes,
Mais par le sort maltraités,
Demeuraient gauches et frustes
Et pleins d'ingénuités.
Il advint que la fermière,
Pour plaire au peuple léger,
Fit entrer dans la volière
Certain poulet étranger.
Tel un fils de noble race,
Il était mis avec goût
Et faisait montre d'audace,
De jactance et de bagout.
Tout aussitôt ses sonores
Et ses vains cocoricos
Dans le cœur de ces pécores,
Eurent de tendres échos.

Bref, excédés de rancune,
Les cochets furent réduits
A chercher au loin fortune
Et quittèrent le pays.
Hélas ! sur ces entrefaites,
L'objet de leur tendre amour,
En trahissant ses conquêtes,
Un soir s'enfuit à son tour.
Les pauvres abandonnées,
Ne trouvant plus épouseurs,
Depuis usent leurs années
A pleurer sur leurs erreurs.

Jeunes filles du village,
Profitez de ma leçon ;
Craignez l'habile langage
Des coureurs de cotillon.
Mais gardez-vous, désireuses
De conquérir des maris,
De jouer les précieuses
Avec les gars du pays.

RETOUR AU PASSÉ

Par dessus le mur d'un jardin,
Levant sa tête couronnée,
Un jour à l'Églantier voisin,
Rosier vantait sa destinée :
« Que ton sort diffère du mien !
On prétend que nous sommes frères,
Mais, entre nous, je n'en crois rien.
Vois donc par combien de contraires
Nous sépara le Créateur !
En vain tes fleurs singent mes roses,
Je t'écrase de ma splendeur.
Compare encore si tu l'oses,
A ces hommages qu'il me rend,
L'abandon où l'homme te laisse.
— Je ne discute point ton rang,
Mais je conteste ta noblesse,
Repartit le pauvre Églantier ;
Daigne baisser ton front altier,
Et tu verras sur ta souche,
Où l'homme en vain use son art,
En l'humus grouillant de la couche,
Ces rejetons lever leur dard.
Dans cette lignée immortelle
De rustiques et de manants,
Tu reconnaîtras tes enfants
Et ta roture originelle.

L'ÉDUCATION

Un jour l'Églantier
Disait au Rosier :
« L'homme l'an dernier,
T'a pris sur ma souche
Rugueux et farouche.
Aujourd'hui, pourquoi
L'œil le plus sagace
Ne voit plus en toi
Un fils de ma race ?
Au milieu des joncs,
Sur le sol stérile,
Rampent mes surgeons.
Je pousse inutile
En mon coin désert,
Et toujours couvert
De piquants acerbes,
Quand, à ton front vert,
Les roses superbes,
Pendant tout l'été,
Font un diadème,
Et de la beauté,
Font de toi l'emblème.
Qui sut corriger
En moi l'œuvre en germe
Pour en dégager
Ce qu'elle renferme
De séduction ?
L'éducation ! »

SANS PARFUM

Dans un vase d'opale,
Au salon rayonnait
Un superbe bouquet
De roses du Bengale.
« Belle fleur, dit quelqu'un,
Fleur pourtant incomplète,
Il manque le parfum. »
Mais une main discrète,
Mariant leurs trésors,
A la gerbe sanguine
Ajouta l'églantine.
Leur union dès lors
Offrit une harmonie.

Sans les vertus du cœur
La grâce et le génie
N'ont que peu de valeur

UN SAGE

Sur une friche, un vaillant Églantier
 Vivait le pied dans l'herbe,
Lorsqu'en passant le vit un jardinier.
« Voilà, dit-il un sauvageon superbe
 Qui chez moi transplanté,
 Selon la règle enté,
 Poussera comme un chêne
Et donnera dans la saison prochaine
De belles fleurs ». L'arbuste hérissé
Lui répondit : « Foin de votre culture !
Pour le plein air me créa la nature.
Laissez mon ombre au sol où j'ai poussé.
Voyez, un nid s'abrite dans mes branches ;
Pour butiner, sur mes corolles blanches,
S'abat le vol des insectes bruyants ;
 Les pastoureaux galants,
 Avec mes fleurs légères,
 Couronnent les bergères ;
 L'été, j'ai mon parfum ;
 Aux passereaux à jeun,
 Quêtant le long des haies,
 L'hiver, j'offre mes baies.
Je n'irai pas charmer dans vos jardins
L'oisiveté de brillants citadins,
Et, m'arrachant à ma rude patrie,
Entre vos doigts mourir de nostalgie. »

Belle leçon que donne l'arbrisseau
Au paysan que prend à son berceau
Le décevant mirage de la ville.
La bonne glèbe est vainement fertile ;
Ce qu'il en naît de robuste et de beau
Dans les cités va se perdre inutile.

LE COUCOU

Dans un nid d'emprunt sa mère pondit
Et sous des ailes étrangères
Au jour s'éveilla ce maudit.
A ceux que l'amour lui donna pour frères,
Avec la becquée, il vola l'amour.
L'un mourut de faim. Sur le sol agreste,
Du nid trop étroit, brisant le contour,
Le monstre ventru fit tomber le reste.
Lorsqu'il se sentit du bec et de l'aile,
Préludant alors à l'œuvre à laquelle
La nature le destinait,
Sur son nid, il tua l'oiselle
Dont le labeur l'entretenait.
Depuis dans le bois où chantait la vie,
Les œufs sont brisés, les berceaux détruits,
Et, faisant cesser tous les autres bruits,
Seul monte son chant plein de moquerie.

O vous, qui croyez à l'honnêteté,
Ne blâmez pas trop la philosophie
De ce parasite effronté.
Son instinct plus sûr que l'expérience,
Lui dicte au berceau qu'il est superflu
D'embarrasser sa conscience
Des préjugés de la vertu,
Et que le travail, la bonté des autres
Sont comme une mine au trésor ouvert,
Où tous les fripons et les bons apôtres
Trouvent le confort avec le couvert.

L'ENFANT PRODIGE

Quand il naquit, dans le bocage
Ce fut un événement.
Les oiselles du voisinage,
Pour faire à leur sœur compliment
Et voir ce Messie aux pieds jaunes,
Du fond du breuil, du fond des aunes,
Vinrent au nid du roitelet.
Pour en informer la forêt,
Le mâle, que de son prestige
L'amour aveuglait, entonna
Le plus triomphant hosanna.
Tout semblait dire à ce prodige :
« Toi dont les appétits de roi
Semblent prédire la fortune,
Libéré de gêne importune,
Tu ne connaîtras d'autre loi
Qu'une égoïste fantaisie.
Levant sur tous un lourd tribut,
Sans devoir, sans souci, sans but,
Tu pourras traverser la vie. »

Qu'il éclore au foyer ou ponde au nid d'autrui,
Le coucou, de nos mœurs est aussi le, produit.
Coucous, l'enfant gâté artisan de ruine,
Le parvenu honteux de son humble origine,
Le compagnon ingrat qui fuit au mauvais jour,
Le séducteur troublant un légitime amour,

Ou qui, foulant l'honneur et la paix des familles,
Met son baiser de honte au front des jeunes filles,
Tout larron qui demande aux passions leurs fleurs,
Se dérobe aux devoirs qu'imposent leurs erreurs.

BALLON D'ENFANT

Au bout d'un fil ténu,
Par un doigt d'enfant retenu,
Monte dans l'air un ballon rose.
Et sur le joujou précieux,
Le printemps en fête pose
Son baiser le plus radieux.
En vain un orchestre fait rage
Et la kermesse enfle ses voix ;
En vain sollicitant son choix,
S'offre à ses yeux maint étalage ;
Comme un prêtre porte son dieu,
Le front illuminé d'extase,
Le marmot s'avance au milieu
De cette foule qui l'écrase.
Tout à coup un appel vibrant,
Un cri de douleur éperdue,
Couvre les bruits de la cohue.
 Vers l'azur rayonnant,
 Dans une essor rapide,
 Le ballon échappé
 A la main qui le guide,
Monte, de gloire enveloppé.
Vainement le doigt s'est tendu,
Vainement le regard se lève,
Pareil à la bulle qui crève,
Le globe rose a disparu.

L'homme, riche ou gueux, fol ou sage,
Ainsi qu'un enfant, à tout âge,
Marche les yeux sur ce ballon,
Le beau rêve dont il s'enivre,
Mais quand il sombre à l'horizon,
Il semble, qu'avec lui, de vivre,
Disparaît aussi la raison.

DES AILES !

Allègre et dispos, enivré d'audace,
L'oiseau prend essor d'un vol si joyeux
Qu'il ne semble pas qu'à fendre l'espace,
A monter toujours vers les vastes cieux,
Son aile jamais, son aile se lasse.

Mais que le soleil tire, dans le soir,
Sur son œil de feu la pourpre des nues,
Du froid, de la peur, les fantômes noirs
Peuplent aussitôt la vaste étendue,
Et l'oiseau vaincu se laissera choir.

Quand de la raison jaillit l'étincelle
Au jeune cerveau de l'humanité,
A monter toujours appliquant son zèle,
Le regard levé vers l'immensité,
Elle s'écria : des ailes ! des ailes !

Le vieux rêve enfin s'est réalisé ;
S'arrachant au sol, le hardi pilote
Vers le ciel profond s'étant élancé,
Oublie en l'azur dans lequel il flotte
Le monde qui sombre et semble effacé.

Mais que l'aliment au vol nécessaire
Viene à lui manquer pour le maintenir,
Et tout aussitôt la force contraire
S'exerce puissante et fait revenir
Ou jette brisé l'avion sur la terre.

L'aède, en la foule errant isolé,
Oubliant la fange où son pied se pose,
Par le flot brutal sans cesse foulé,
S'avance insensible aux êtres, aux choses,
Et vit dans l'orgueil son rêve étoilé.

Mais lorsqu'en la nuit le froid le tourmente,
Quand à son foyer s'installe la faim,
Qu'avec l'âge vient la gêne indigente,
Il se sent de chair et mesure enfin
Combien l'a trompé la voix qui l'enchanté.

Le divin rayon que l'âme contient,
Vainement, mortels, vers le ciel immense
Tourne vos désirs ; à briser vos liens
En vain tend l'effort de votre science,
Vous êtes limon, la terre vous tient.

LE MÉNESTREL

Courbé sous son rêve et sous sa besace,
Pieds endoloris, vêtements poudreux,
Tout droit devant lui comme un songe-creux,
Dans la ville en fièvre un ménestrel passe.

Il s'est arrêté ; la foule s'amasse ;
Du haut des balcons, les yeux curieux
Regardent là-bas l'artiste pieux,
Son violon haut, qui cherche sa phrase.

Le rêve a pris corps ; sous l'archet sacré,
Si profond, si tendre, un chant a vibré,
Que de tous les yeux ont coulé des larmes.

Tel le ménestrel, en ce siècle vain,
Poète, tu vas soufflant sur les âmes
Où dort sous la gangue un ferment divin.

LUEUR DANS LA NUIT

La nuit tombe profonde, et le vent dans l'espace
Roule un souffle glacé ;
Toute route s'efface
Sous la ténèbre hostile et le ciel courroucé.

En vain le voyageur errant dans cette brume,
Interroge les cieux ;
Nul astre ne s'allume ;
Plus bas nulle clarté ne vient frapper ses yeux.

Et, dans ce chaos noir, se sentant solitaire,
Le désespoir l'étreint ;
Il tombe sur la terre
Et laisse, résigné, s'accomplir le destin.

Pourtant, dans le lointain, voici, déchirant l'ombre,
Qu'une étincelle a lui ;
Elle décline, sombre,
Éclate de nouveau dans les plis de la nuit.

Aussitôt l'affligé repris par l'espérance,
Se relève vaillant,
Et, trébuchant, s'avance
Par des chemins abrupts vers le feu vacillant,

Un nid humain est là, hutte ou château, qu'importe !
Il est sûr d'y trouver
S'il en franchit la porte,
Le gîte pour la nuit, viatique au lever.

Un but, dès cet instant, dans sa course pénible,
A sa peine est offert ;
Le succès accessible
Sera d'autant plus doux qu'il aura plus souffert.

Mais s'il succombe même avant l'aube nouvelle,
Du moins il n'aura pas
Connu l'affre mortelle,
Et l'espoir jusqu'au bout aura conduit ses pas.

Quand l'existence avec ses rigueurs se dévoile,
Mon enfant, reste fort ;
Cherche au ciel une étoile
Pour éclairer ta voie et te conduire au port.

Dans l'amour ou la foi, dans l'art ou dans le livre,
Poursuis un idéal,
Et la raison de vivre
T'apparaîtra plus claire et le sort moins brutal.

Garde-toi de laisser dessécher par la vie
Cette part de divin,
La fleur épanouie,
Dès l'aube de ton âge, en secret dans ton sein.

Peut-être verras-tu, si longue est ta journée,
Recueillant sur le tard
Ta moisson fortunée,
Luire un rayon de gloire à ton front de vieillard.

Si tu tombes en route, une orgueilleuse ivresse
Aura gardé ton cœur
De l'humaine faiblesse,
Et de ton dur destin adouci la rigueur.

LE CHÊNE

J'ai vu, des bois rameux, le chêne au dôme épais,
Couvrir de son feuillage un arpent de clairière.
La nuit, jusqu'au midi, s'attarde sous son dais,
Pendant que ses rameaux baignent dans la lumière.
Un mont, depuis cent ans de sève dépouillé,
Peut maintenir à peine en fleur son front immense.
Le voyageur qui vient, séduit par sa puissance,
Jeter sur le colosse un œil émerveillé,
N'aperçoit point, mourant de froid et d'anémie,
Le taillis par le poids de l'ancêtre opprimé,
Et la faine et le gland, espérances de vie,
Dans son ombre pourrir, sans avoir pu germer.
Mais que le bûcheron monte vers la chesnaie,
Et lasse en lourds éclats, voler le tronc géant ;
Que sa chute bruyante, au ciel de la futaie,
Vienne enfin vers l'azur, ouvrir un trou béant,
Aussitôt les espoirs, toutes les allégresses,
De fièvre secoûront le peuple des sous-bois ;
L'avril prochain verra, s'éveillant à la fois,
Tous les germes couvrir la glèbe de promesses.
Des feuilles, déchirant enfin le lourd linceul,
Par la compression, la vie encore accrue,
Fera pousser dans l'air la forêt haute et drue ;
Un monde pourra vivre où s'engraissait un seul.

LE GUI

Un poirier était l'-orgueil du verger ;
De fleurs au printemps, de fruits à l'automne,
Sans manquer un an, il s'était chargé ;
Et son jus doré remplissait la tonne,
Et ses fruits vermeils comblaient le fruitier ;
Son feuillage était frais comme une ormoie ;
Dans l'ombre un troupeau tenait tout entier ;
Il fournissait tout, abondance et joie,
Aux hôtes heureux du logis prochain.
Enfin, pour garder un reflet de vie,
Même dans l'hiver, à son front hautain,
Mêler à ses dons de la poésie,
Il mit à sa cime un bouquet de gui.
Fatale imprudence ! étendant sans trêve
Ses rameaux gourmands, de l'arbre alanguï,
Le beau parasite épuisa la sève.
Chacun l'admirait, et son manteau vert
Donnait au poirier bien plus de prestige
Que les fruits nombreux dont il fut couvert.
Et de plus en plus, dans sa rude tige,
L'hôte envahissant ayant pénétré,
Force lui manqua pour nouer la poire.
Étreint et vaincu par le gui sacré,
L'arbre succomba sous son faix de gloire.

Ton vieux tronc, Patrie, est rongé de gui ;
Ta terre féconde est partout en friche ;
Pourtant d'un tel feu, jamais tu n'as lui ;

Par la gloire et l'art toujours la plus riche,
Tu manques d'enfants, doux et premier bien ;
Snobs, moines, rhéteurs et gens de finance
Preignent à la masse et n'y mettent rien.
Tu meurs en beauté, mais tu meurs, ô France !

LE MOULIN

Sur la côte, en plein ciel plaquant sa silhouette,
Au souffle du vent qui le fouette,
Un moulin agite ses bras.
Bruits de blutoirs et de trémies,
Grincements de poulies,
Se mêlent, cra, cra, cra,
Au grondement des meules,
Et roulent comme un flot gonflé
Sur le champ des éteules
Où mûrissait le blé.
Qu'un passant se présente,
Sur sa base tremblante,
Le moulin s'agite plus fort ;
Son aile vire, vire ;
A tous il semble dire :
« Admirez mon effort !
Rien ne lasse ma meule avide ! »
Entrez ! le moulin tourne à vide.

Quand devant le devoir aux âpres duretés,
Tu te sens mol et lâche ;
Quand gâchant ta jeunesse à des futilités,
Tu crois tromper ton cœur qui t'incite à la tâche
Tu fais, enfant malin,
Penser à ce moulin.

FLEURS DES BLÉS

Deux citadins, le père et son enfant,
Se promenaient un jour dans la campagne.
C'était l'époque où l'été triomphant
Répand les dons dont son cours s'accompagne.
Un paysan sarclait dans les épis
Et les abords du champ était remplis
D'une abondante et superbe jonchée,
Dans les blés mûrissants patiemment arrachée,
De nielles, bluets, coquelicots en fleur.
« Oh ! dit l'enfant à quoi, pense ce laboureur ?
Une moisson brillante est par lui rejetée,
Cependant qu'il épargne une herbe sans éclat
Qui tend sur les sillons sa nappe illimitée ».
Le père répondit : « Par ce que tu vois là
Tu comprendras combien ce qui n'est qu'apparence
A souvent pour nos yeux de trompeur et de vain.
L'herbe sans éclat, c'est, du moins en espérance,
Le pain qui paraîtra sur la table demain.
Et ces splendides fleurs dont la présence enlève
Au froment précieux une part de soleil,
Ne sont qu'un parasite assoiffé de la sève
Qui circule en ta veine avec un sang vermeil.

LE LAC

Comme un îlot d'argent dans l'océan des prés
Le lac sort de la nuit splendide et lumineux,
Et, sur la nappe claire où se mirent les cieux,
Flottent du nénuphar les conques diaprées.

L'âme enfantine est comme un lac paisible et pur
Où l'espace serein se reflète sans voiles,
Où l'aube qui relie à son front les étoiles,
Avec les fleurs des eaux se mire dans l'azur.

Midi charge le ciel d'éclairs, la foudre gronde ;
Les flots tumultueux ont brisé leur miroir,
La bourbe à gros bouillons monte du tréfonds noir,
Et les beaux nénuphars disparaissent sous l'onde.

L'âge, des passions, allume les fureurs ;
Le sort se fait cruel et la vie inclémente ;
Les instincts généreux sombrent dans la tourmente,
Les jeunes souvenirs s'effacent dans les cœurs.

Mais le soir dans les cieux suspend ses girandoles ;
Le vent fatigué tombe et meurt dans les roseaux ;
Le firmament fleuri s'étale sur les eaux,
Et, de l'onde apaisée, émergent les corolles.

Ainsi le temps s'en vient calmer les passions ;
Dans l'oubli, maux passés, deuils et rancœurs, tout sombre,
Et seuls les souvenirs d'enfant sortant de l'ombre,
En l'âme rajeunie ouvrent leurs floraisons.

LA GLACE

Descendu pour la foire en la ville voisine,
Le paysan Gustin se tenait en arrêt
Devant un magasin à la vaste vitrine
Où des miroirs nombreux échangeaient leur reflet.

Mais, ayant relevé

Son regard, il se vit, par certain personnage,
Après de lui debout, vivement observé.

« J'ai quelque souvenir, dans un autre parage,

Dit-il, d'avoir déjà

Perçu ce gaillard-là.

Mais je ne lui connus lors si mauvaise mine.

Avec quel air sournois

Depuis un temps il m'examine !

Sa vue au coin d'un bois

Pourrait au voyageur faire exsuder la bile.

Avec telle dégaine et si mal décrotté,

On devrait éviter de se produire en ville.

N'a-t-il point l'air de marmotter

Et de me cracher à la face ?

Il imite mon geste et brandit son gourdin.

Retire-toi, gredin !

Mais quelle est cette audace ?...

Ah ! tu marches sur moi ; tu veux me voir de près !

Tiens ! » Gustin visant à la face,

D'un coup de son bâton met en éclats la glace

Qui trop fidèlement lui renvoyait ses traits.

LE PÈLERIN

Un vieux pèlerin
Gravissant la pente
Depuis le matin,
Au haut de la sente
Peut s'asseoir enfin.

Dans le jour qui sombre,
Les vaux et les monts,
Dont il sait le nombre,
Sur les horizons
S'endorment dans l'ombre.

Au flanc opposé
Avant de descendre,
Son œil s'est posé
Sur ce noir méandre
Qu'il a dépassé.

Vu de cette place
Qu'il est amoindri
Cet immense espace
Où son pied meurtri
A laissé sa trace !

La vaste forêt,
Étendant sa vague,
Prairies et guérêts,
Dans le lointain vague,
Le tout disparaît.

Des blanches demeures,
Des clochers nombreux
Qui dirent ses heures,
Du flot ténébreux,
Plus un toit n'affleure.

Ce point de départ
Fait, par conséquence,
Au pauvre vieillard,
Sur son existence,
Jeter un regard.

Et, bien qu'elle plonge
Au temps reculé,
A présent il songe
Qu'elle aura coulé
Ainsi qu'un vain songe.

Douleur et plaisir,
Amours qui nous trompent,
Rêves d'avenir,
Deuils, regrets s'estompent
Dans son souvenir.

Il s'est fait un monde
Des événements
Comme aux plis d'une onde
Tombés maintenant
Dans la nuit profonde.

Se charger de liens
Que rompra la vie
Et de ses faux biens,
N'est-ce pas folie,
S'il n'en reste rien ?

MAI

Portant l'or du narcisse et l'azur des pervenches
Aux plis de son manteau, Mai paraît dans les bois.
Comme des courtisans pour recevoir un roi,
Les arbres, de bouquets, chargent leurs hautes branches.

Dans le jour lumineux, communiantes blanches,
Aux accents printaniers mêlent leurs jeunes voix ;
Un attrait émouvant, doux et fort à la fois,
Comme un parfum de lis, de leurs âmes s'épanche.

Mais quand les temps auront éparpillé les fleurs,
Et l'orage sur l'arbre épuisé ses fureurs,
Bien peu de fruits naîtront des corolles écloses.

Livrant leur robe blanche aux ronces du chemin,
Combien trompent l'espoir que la saison des roses
Prête aux filles d'Adam comme aux fleurs du jardin ?

LE LIERRE ET LE SUREAU

Un lierre étalait son ample manteau
Sur les flancs rugueux d'un chêne robuste,
Sous lequel poussait un humble sureau.
Et le lierre vain disait à l'arbuste :
« Pendant que tu vis triste et miséreux,
A mon pied, dans l'ombre épaisse, contemple
Mon tronc élancé, mon port vigoureux.
Ne pourrais-tu pas, suivant mon exemple,
Essayer d'atteindre aussi haut que moi ?
— Je n'ai point l'orgueil facile d'un lierre,
Dit l'autre ; le mien a meilleur aloi.
Je n'ai pris d'aucun la part de lumière,
Ni bu, pour monter, la sève d'autrui ;
Je ne dois qu'à moi mon faible mérite,
Tandis qu'à ramper tu serais réduit
Si tu n'avais point, honteux parasite,
Trouvé jadis pour t'élever si haut,
Dans ce sot géant, une providence. »

Ton monde n'est pas, pauvre et fier sureau,
Le seul à souffrir de la pâle engeance,
Que le « piston » hisse encore au pavois.
L'arrivisme sans vertu nous encombre ;
On est las de voir dans tous les emplois
Le mérite en bas s'étioler dans l'ombre,
La morgue incapable en haut faire.

ODEUR DE FANGE

Un quidam, certain jour, pressé par le besoin,
Voulut pêcher en l'eau trouble d'un marécage.
Il s'y laissa tomber ; vaseux et mal au point,
 Mais expert à la nage,
Avec peine il parvint pourtant à se sauver.
Des amis complaisants, en cette conjoncture,
 Tinrent à le laver.
 Bref, de cette aventure,
S'il sortit la peau nette et présentable encor,
Rien ne put l'affranchir de l'odeur de la fange
 Dont s'imprégna son corps.
 Si de ce mal étrange
 Il n'a jamais guéri,
Comme il est souple, adroit et léger de scrupules,
A son ambition la fortune a souri ;
 A présent il cumule
Les faveurs du pouvoir, les honneurs, les profits.
Mais le secret dégoût qu'à lui-même il inspire,
Malgré l'immense orgueil dont son être est bouffi,
 Sur son masque transpire.
Il a beau s'agiter, faire le rodomont,
Malgré tous ses efforts, dans l'air qui l'entourne
Continue à flotter cette odeur du limon
 Où plongea sa personne.

LE PIQUET

Dans le torrent à l'eau profonde,
Un piquet solide est planté,
Opposant au torrent qui gronde
Son immuable fixité.

Troncs brisés que l'orage entraîne
Et rejette au flot mugissant,
Glaçons tombés de la moraine,
Au pieu s'accrochent en passant.

Au choc répété des épaves,
A l'enlacement des roseaux,
Il résiste, et, souillé de bave,
Se dresse ferme sur les eaux.

Aux forces obscures docile,
L'onde fuit autour du pilot ;
Mais lui seul demeure immobile
Dans le bouillonnement du flot.

Et quand auront cessé les pluies,
Dressé de toute sa hauteur,
Dans le torrent aux eaux taries
Restera l'orgueilleux lutteur.

Fils, que jamais rien ne t'empêche,
Tel le pieu dans le flux pressé,
De rester vaillant sur la brèche
Où le sort t'a voulu placé

Quand ta raison te dicte un ordre
Ou ta conscience un devoir,
Que rien ne t'en fasse démordre,
Fusses-tu seul à le vouloir.

LA SOURCE

Au fond d'une fraîche vallée,
Égrenant ses glouglous joyeux,
Une onde court sous la feuillée,
Puis va s'endormir dans un creux.
Les passereaux viennent y boire,
Et sur l'étincelante moire
S'incline et se mire la fleur.
Pèlerin que brûle la fièvre,
Dont la peine alourdit le cœur,
Tu pourras rafraîchir ta lèvre
Au cours de ce nouveau Léthé.
Mais, séduit par leur pureté,
Garde-toi, rêvant sur la rive,
Que par maladresse il t'arrive
De remuer le fond des eaux ;
Le cristal limpide de l'onde,
D'une vase nauséabonde
S'envelopperait aussitôt.

De cette femme dont la grâce,
Jeune homme, éveille tes amours,
Tu ne connais que la surface ;
La laideur tient toute la place
Dans son cœur aux sombres détours.
Qu'un seul mot de toi l'effarouche,
Et le charme aussitôt se rompt :
Le blasphème monte à sa bouche,
La hideur de l'âme à son front ;
La bourbe s'élève du fond.

L'ÉCUREUIL ET L'ÉCOLIER

Un Écureuil rempli de vie,
Dans sa cage, étroite prison,
Pour combattre la nostalgie
Des bois et du libre horizon,
Autour de son axe mobile,
De l'aube au soir, tournait, tournait.
Pendant que l'animal agile
Sans cesse ainsi se démenait,
Un jour en rupture d'école,
Bayant auprès de ce forçat,
De ses efforts, Gros-Anatole
Jugeait ainsi le résultat :
« Que cette bête est donc stupide !
Elle pourrait se reposer,
Et dans ce plaisir insipide
Elle cherche à se dépenser. »
Aussitôt cessant son manège,
L'Écureuil répond mécontent :
« Comme un fils des hommes, que n'ai-je
Autre moyen d'user mon temps
Qu'en cette occupation vaine !
Car en ce cercle vicieux
Où je tourne jour et semaine,
Du paresseux je connais la peine,
Ce remords qui tourmente ceux
Dont la vie aussi s'use toute
Sans faire au travail une part ;
Ils croient marcher et sur la route
Sont toujours au point de départ.

LES DEUX CHIENS

Un chien errant au frère en laisse
Disait : « L'esclavage ne laisse
En toi ni pitié, ni noblesse ;
Tu poursuis d'abois furieux
Un minable porte-besace,
Et tu répons par la menace
A ton confrère malheureux
Qui, suppliant, l'oreille basse,
S'en vient te mendier un os.
En même temps la peur te traîne
Aux genoux d'un piqueur lourdaud,
Au fouet cruel tendant ton dos
Ainsi que ton col à la chaîne. —
Ah ! vil manant ! grogna Miraud,
D'être de ces rêveurs moroses
Qui veulent changer toutes choses,
Vraiment je te soupçonne fort.
Mordre le gueux, flatter le fort,
Chasser qui porte ombrage au maître,
N'est-ce point notre raison d'être ?
Et, sans me poser de pourquoi,
Je reste fidèle à la loi
De la servitude éternelle.
Dans la forêt originelle,
Si tu ne sais plus digérer les coups,
Va donc te joindre à nos cousins les loups,

Et hurle avec ces prêcheurs d'anarchie.
De leur folle utopie
Ne nous crois pas fêrus.
Le jour où du bois sombre,
Vous sortirez en nombre
Pour nous imposer vos vertus
Et briser nos entraves,
Gare aux crocs des esclaves !

LE LOUP PAPELARD

« Au secours ! au secours, mes frères ! »
Clamait sur la montagne un loup astucieux
Et les bergers voisins d'accourir anxieux.
Il était dolement couché sur les fougères
 Dans une cagoule cachant
Son muflé sanguinaire et son regard méchant.
« Qu'avez-vous, dirent-ils, notre père, à vous plaindre ?
— Mes enfants, un malheur affreux vient de m'atteindre.
En prière, j'allais, saintement absorbé,
Pour accomplir un vœu faisant pèlerinage.
Mais le jeûne mettait sur mes yeux un nuage,
Et je suis, d'une roche, en ce pertuis tombé.
J'ai les membres rompus et mon cœur bat à peine.
Hélas ! je n'en puis plus et ma fin est prochaine.
 — Saint homme, lui répondit-on,
Goûtez à ce laitage ; il vous rendra vos forces.
Puis nous allons quérir le pâtre Gédéon
Qui conjure les sorts et guérit les entorses.
Pendant que nous prîrons Dieu pour son serviteur,
Gédéon pansera le mal qui vous tourmente.
— De grâce, mes amis, épargnez ma pudeur,
Cria-t-il, sur la peau serrant plus fort sa mante,
 Je préfère la mort
 Aux hontes de l'outrage
 De vos yeux sur mon corps.
Seulement volez tous au prochain ermitage ;
 Afin de supplier l'ermite d'accourir
Je veux lui demander, en danger de mourir,

Que de tous mes péchés il veuille bien m'absoudre.
Cependant pour pencher l'ombre fraîche d'un coudre
Sur mon front plein de fièvre et calmer mes douleurs,
Laissez auprès de moi votre enfant la plus gente. »
Pendant qu'ils s'éloignaient, la bergère innocente,
Fière d'être choisie entre toutes ses sœurs,
Demeura toute seule avec le sycophante.
Mais nos gens de retour, indignés et dolents,
Sur la mousse rougie, en la verte coudrette,
Ne retrouvèrent plus que les sabots sanglants
De la naïve bergerette.

L'OURSON

Un ourson allait naître,
Espoir par ses parents longuement caressé.
Mais ils furent déçus quand ils virent paraître,
Au lieu d'une merveille, un monstre hérissé.
« Léchons-le ! » dit le père ;
« Léchons-le ! » dit la mère.
Mais quand on dut savoir
Dans quel sens il fallait passer leur ébauchoir,
L'accord ne put se faire.
A contre-poil, tous deux également têtus,
Se mirent à lécher, lécher, lécheras-tu.
La besogne de l'un apparaissant trop laide,
Sitôt l'autre, en grognant, voulait porter remède.
Bref, de leur langue, un jour, le pauvre ourson sortit
Hideux, méconnaissable et, de plus, abruti.

Ce n'étaient que des ours et c'est là leur excuse ;
Mais beaucoup de parents que leur amour abuse,
Comme ces bêtes, loin d'unir tous leurs efforts
Dans l'œuvre éducative, ont trop souvent le tort
D'y montrer leurs désirs toujours en désaccord,
Et ne font des enfants soumis à leur régie
Que des ours mal léchés qu'ils lâchent dans la vie.

LES DEUX FRÈRES

Deux frères rivaux contristaient leur mère
Et leur désaccord troublait le logis.
Leur bouche, de jour en jour plus amère,
Augmentait la haine en leurs cœurs aigris.
Ils laissaient sans soin le bien en partage.
De mauvais voisins, sûrs d'en profiter,
S'en vinrent alors piller l'héritage.
Mais ce que le sang n'avait pu dicter,
Le danger commun le fit en une heure.
Chacun, de son frère oubliant les torts,
Pour que du passé, plus rien ne demeure
Qui mette un obstacle à tous leurs efforts,
Tous deux de leurs cœurs scellant l'alliance,
Quand ils eurent fait serment de s'unir,
ans le même lit, comme en leur enfance,
Quand le soir tomba voulurent dormir.
Mais l'un seulement a l'âme sincère ;
Comme l'hiver vient et glace la nuit,
L'aîné s'abandonne à son caractère,
Prend la couverture et la tire à lui.
Le cadet timide humblement réclame
Sa part de l'abri dont il est exclu.
L'égoïste alors s'emporte, s'exclame
Et proteste au nom du pacte conclu.
Alors pour garder l'union sacrée,
Le frère, du lit commun refoulé,
Constant jusqu'au bout dans la foi jurée,
Sans un mot de plus, se laisse geler.

LE GRAIN DE SABLE

Un conquérant fameux gâté par le succès,
Marchait environné de gloire.
Ses ennemis fuyaient devant lui dispersés.
Encore une victoire,
La terre tout entière allait subir sa loi.
Mais ses traits tout à coup ont trahi la souffrance ;
Il descend de son palefroi.
Un médecin accourt, l'état-major s'élance ;
L'armée en même temps, s'interroge et s'arrête,
Cependant qu'on découvre un grain de sable gros
Comme un grain de navette
Sous les orteils impériaux.
Mais ce court intermède
A l'adversaire vient en aide :
Son ost se reforme et s'apprête à charger ;
La déroute se met dans celui du despote.
Un atome de sable a roulé dans sa botte
Et le sort du monde est changé.

LE RENARD

Las de subir leurs coups,
Les chiens pour refouler les loups,
Sans distinction d'âge et de force et de taille,
Marchaient ensemble à la bataille.
Un renard fourvoyé dans le vaillant troupeau,
Du danger flairant l'imminence,
Pour assurer sa noble peau,
Leur dit : « Amis, quelle imprudence !
Sans invoquer le Tout-Puissant
Nous allons risquer l'entreprise.
Il faut pour qu'elle réussisse,
Qu'un de ses serviteurs, ainsi que de tout temps,
Il est avec justice enseigné dans la bible,
Aide d'une oraison l'effort du combattant.
Je suis tout désigné pour ce rôle pénible
Que, par amour pour vous, je suis prêt à remplir. »
Les chiens toujours naïfs, se laissèrent convaincre.
Et, dans l'instant que tous, en s'acharnant à vaincre,
Souffraient le froid, la faim, consentaient à mourir,
Le compère à l'abri disait sa patenôtre.
Quand il les vit rentrer triomphants mais fourbus :
« Voyez, leur cria-t-il, quel crédit est le nôtre !
Grâce à moi les loups sont vaincus ! »

LA BLESSURE

La paix en ses foyers ramène le soldat.
La gloire l'auréole ; et pourtant du combat
 La suprême blessure,
Au torse qui se cambre a laissé sa morsure.
L'art vainement tenta du flanc lourd du guerrier,
 D'extraire le plomb meurtrier.
La nature a fermé la plaie endolorie,
Mais dans la lésion, la souffrance endormie
Peut, au moindre contact, s'éveiller à nouveau.
Gardez-vous d'y toucher : la balle est sous la peau.

 Épouse qui tempête,
 Voisine qui caquette,
Frères que l'intérêt en rivaux a dressés
 Amis par un dédain froissés,
 Gardez-vous de ce mot qui reste
Au cœur quand est tombé le feu de vos propos,
Quel que soit le regret plus tard qu'on manifeste,
 Comme la balle sous la peau

LES EMBUSQUÉS

D'un terrible combat livré contre les loups,
Des chiens revenaient hors d'haleine,
Morts de besoin, brisés de coups,
Pleurant ceux qu'ils laissaient étendus sur la plaine.
Ils revenaient muets, n'éprouvant nul souci
De plastronner tels des héros de foire,
Et, tels de vrais héros, s'estimant trop aussi
Pour essayer de monnayer leur gloire.
Mais, dans un carrefour, voici que des mâtins
Sortant des terriers noirs où s'abritait leur troupe,
Des messieurs bien en graisse, imposants et malins
Se mettent hardiment à la tête du groupe.
Et les héros honteux
D'un pareil patronage
Avançant derrière eux.
Ils ont, les embusqués, retrouvé leur courage
Et clament en abois bruyants
Devant la foule qui s'ameute :
« C'est nous, les anciens combattants,
A l'assaut meurtrier qui conduisions la meute,
Et la victoire entière est due à nos exploits.
Aujourd'hui par droit de conquête,
Nous réclamons comme une dette,
Des honneurs, de l'or, des emplois. »

Combien j'en ai connus de ces farceurs sinistres,
Qui, le danger passé, se proclamaient héros,

Et, chamarrant de croix leurs poitrines de cuistres,
Remplissaient le forum de belliqueux propos.
Ces pseudo-combattants, ces fondateurs de ligues,
Bravant des vrais héros le mépris et l'affront,
Se hissaient au pavois par de basses intrigues
Et volaient les lauriers dont ils ceignaient leur front.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
L'Enfant gâtée	7
Expiation	8
La Garde	9
Les Bourdons	10
Les trois Coqs	12
Le Cochet déserteur	13
Les Poulettes vaniteuses	14
Retour au passé	16
L'Éducation	17
Sans Parfum	18
Un Sage	19
Le Coucou	21
L'Enfant prodige	22
Ballon d'Enfant	24
Des Ailes	26
Le Ménestrel	28
Lueur dans la nuit	29
Le Chêne	31

	Pages
Le Gui	32
Le Moulin	34
Fleurs des Blés	35
Le Lac	36
La Glace	37
Le Pèlerin	38
Mai	40
Le Lierre et le Sureau	41
Odeur de Fange	42
Le Piquet	43
La Source	45
L'Écureuil et l'Écolier	46
Les deux Chiens	47
Le Loup papelard	49
L'Ourson	51
Les Deux Frères	52
Le Grain de Sable	53
Le Renard	54
La Blessure	55
Les Embusqués	56

